

ESTIMADOS BRINKER

numéro 35

mai 2008

Cocote minute

Afin de sensibiliser le public à l'élaboration
d'une création théâtrale, la revue *un œuf* présente
les textes préparatoires de ses auteurs.
Distribuée à peu d'exemplaires, vous pouvez aussi
la télécharger gratuitement sur internet : **ogonek.fr**.

Acte IV (3 → 6)

Christophe Lebrun-Damiens

Rèq (9 → 16)

François Kopania

Le contenu de cette revue ne peut être reproduit sans autorisation préalable des auteurs.

Mise en page **Renaud Barès**. Imprimé sur papier **CyclusOffset** 100% recyclé.

Association loi 1901 à but non lucratif. Adhésion et soutien : **ogonek.fr**

Acte IV

Christophe Lebrun-Damiens

mars 2008

L'Amibe. Caroline, Ruby, Gudrun.

scène 1

CAROLINE. — Je me suis fait tatouer un string.

RUBY. — Où ça ?

CAROLINE. — Un lieu sûr. Mais c'est une base encore ; je pourrai l'échancrer, l'étendre, le développer, lui faire gagner des liens vers la taille ou sur les hanches, décliner les styles du brésilien jusqu'au body, qui sait... la cagoule, des hardes, des rubans...

RUBY. — N'oublie pas les échelles !

CAROLINE. — Sûr. Pour l'instant la ficelle est libre. Elle ondule avec ma fesse gauche.

RUBY. — Elle est coupée ?

CAROLINE. — Oui... et le tore tient tout seul.

GUDRUN. — C'est pratique !

CAROLINE. — Je ne dirais pas ça.

GUDRUN. — Et tu dirais quoi, sinon ?

CAROLINE. — Rien.

GUDRUN. — C'est brillant. Ferme ta boucle alors !

RUBY. — Oui, boucle là !

CAROLINE. — C'est à moi que vous parlez ?

RUBY. — Non non, nous nous parlons devers toi.

CAROLINE. — Alors je ne vous montrerai pas.

RUBY. — Groupes.

GUDRUN. — De quelle couleur est-il seulement, ce tatouage ?

CAROLINE. — Bleu.

RUBY. — Décidément.

CAROLINE. — J'ai hésité avec le rouge, le noir... le bleu s'est imposé.

GUDRUN. — Classique.

RUBY. — Il passe par l'aine... ou par le coeur ?

CAROLINE. — L'adducteur plus ou...

RUBY. — Ou ?

GUDRUN. — Où ?

CAROLINE. — Hou... par là c'est plutôt bien couvert... sur la toute fin la couture glisse.

RUBY. — Comment faire autrement ?

CAROLINE. — Point de suspension !

RUBY. — T'as dû jongler quand même !

CAROLINE. — Tu penses ! Par endroits c'est violent.

Dominique est habile pourtant. Et puis les soins, les massages, c'est parfait.

scène 2

LA RADIO. — Pour chacune des fois où j'ai prononcé son nom dans un lit, sa foudre s'abat sur moi dans la solitude et me frappe.

CAROLINE. — Hi hi hi... qu'est-ce que c'est que cette radio ?

RUBY. — Un nouveau gadget... Vincent !

CAROLINE. — C'était lui, cette voix ?

GUDRUN. — Non, ce n'est pas sa voix.

RUBY. — Elle a raison.

CAROLINE. — Qui était-ce ?

GUDRUN. — C'est la voix de Jean.

CAROLINE. — Et c'est tout ?

CAROLINE. — Ils nous entendent ?

RUBY. — Pas plus que ça : des bribes, quelques mots par-ci par-là, une phrase ou deux peut-être.

CAROLINE. — Les malins !

GUDRUN. — Où sont-ils ?

RUBY. — Le reste est perdu.

scène 3

GUDRUN. — Pouce !

RUBY. — Comment ?

GUDRUN. — J'arrête, je ne joue plus dans ces conséquences !

RUBY. — On dit « circonstances » !

CAROLINE. — Et tu n'as plus le choix...

GUDRUN. — C'est à moi !

RUBY. — Tout à toi !

CAROLINE. — C'est acquis, sans jeu de mots.

RUBY. — C'est à toi de jouer.

GUDRUN. — Je ne joue plus.

RUBY. — C'est trop tard, maintenant, pour reculer.

GUDRUN. — Vous ne pouvez pas faire ça !

scène 4

(entrent Dominique, Vincent et Jean)

CAROLINE. *(aux prises avec le pantalon de Dominique)* — C'est cool! Total postal! T'as assuré; j'aurais pas cru ça de toi.

DOMINIQUE. — Parce que tu ne t'es pas entendue! Tu as eu tort: tu peux donner du fil à retordre.

VINCENT. *(triant des liasses de billets sur le comptoir)* — Tout le monde a son compte.

JEAN. *(allongé en travers de deux chaises)* — Des yeux!

DOMINIQUE. — Restons objectifs!

GUDRUN. — Je ne peux rien dire.

RUBY. — Moi non plus.

CAROLINE. — Rien à déclarer!

VINCENT. — Pas mieux.

DOMINIQUE. — Essayons plutôt de dépenser cet argent dignement!

GUDRUN. — À fonds perdus...

RUBY. — Bon, qui commence?

JEAN. — Moi!

DOMINIQUE. — C'est discret!

VINCENT. — Aucun sens moral!

CAROLINE. — Faut manger d'abord!

Ils mangent autour du comptoir en faisant aller la nourriture des uns à la bouche des autres, sans assiettes ni fourchettes. Ils font semblant, comme des enfants.

Rideau.

Rèq.

François Kopania

mars 2008

3.

1. annexe à la piscine

La scène se passe dans le jardin d'une piscine municipale en plein été, en pleine Z.U.P.

Une autre ailleurs, le peuple est presque partout.

Cellulite, maillots de bain colorés, serviettes étalées, herbe fraîche, cigales et grillons à l'ombre des lauriers, en fleur.

Malgré le bruit, les trains qui passent sans cesse au loin, l'architecture vétuste, la rouille(...), le peuple est presque partout, absorbé ou inquiet, en pleine activité.

Un enfant vient te parler, tout blondi de soleil, yeux bleus, il, six ans, me raconte son histoire, la bouche pleine de goûter Super U...

Je me dis là, « mais où est la banalité d'une rencontre ? »

Je m'attarde sur des seins nus et bronzés, puis il revient me parler, de ses copains, anniversaire Aquatropic

et de copine.

Un brin de solitude partagée, la sienne est là, justement.

Deux jeunes filles cherchent leurs place, bonjour puis au revoir...

Entre-temps je m'attarde sur le dos musclé et bronzé, crâne rasé, chaînette en argent plaqué, lunettes de soleil, jambes d'un homme qui me tourne le dos.

L'activité est permanente à cette heure de la journée.

Le goût du Prince au chocolat dans la bouche, me procure un doux et irrésistible plaisir.

Je reste cependant froide, observatrice.

L'objectif s'attarde sur une sorte de strip-tease spontané, juste des bretelles de maillot retirées qui glissent délicatement sur les épaules adoucies par le geste, la caresse, le plaisir tombe de ma bouche à ma culotte.

Sans obscénité particulière.

Un monsieur, obèse celui-là, déplie sa serviette verte, s'assoit puis suce son pouce.

Un léger balancement de son corps souligne le mouvement harmonieux de sa langue caressant le doigt collé au palet.

Une magnifique chevelure brune et frisée, une deuxième, confusion, la tête me tourne après la vision d'une autre forme obèse, féminine cette fois.

«Je me sens un cœur à aimer toutes les femmes» et je n'en aime qu'une.

Derrière le grillage qui nous entoure, un tee-shirt, une tête baissée, apparaissent, se laissent surprendre par

l'ouverture de l'objectif placé à droite.

Deuxième tentative, demi-tour.

Mains dans les poches du jean tête de dos marche au milieu des pins, sur les épines séchées qui craquent sous les pieds (aperçu de l'objectif placé à gauche).

Entre-temps un Sopalin froissé taquiné par le vent, blanc, cerises imprimées. Encore un train.

Mais avant, un papier de chips, gras.

Ça peut continuer longtemps comme ça.

3. fée

Tu es là
Qui déteint
La couleur du nuage
Comme oublié de se tendre
Ombragée
Apprécie la douceur

Te voir courir à travers champ
Capricieuse, reste couchée...
Vole
Conte
Il n'y a que dans les contes
Que fée...
Mais toi
Traverse-moi comme un nuage pousse le vent
Comme un soleil brûlant
Comme un croissant de lune

Galaxie un bas jonche au pied de mon lit à l'heure
bleue

Dans les vapeurs et les volutes

Salut princesse de la fuite

Confondue

Je deviens idole d'une image te représentant

Femme

Tu passes déesse

J'apprécie le divin

Reine

De cet Empire

Le tien

Te voilà Impératrice.

Et moi.

Quelle importance

Qui prolonge et berce l'ivresse des égarements.

2. annexe suite

Une hirondelle passe repasse et s'en retourne.

Bien après.

Jeu de ballon en mousse.

Bleu.

Passes douces, tirs au but, lucarne, contre-pied, balade.

Installation des trois Grâces, du blond au roux scintillant.

Une personne violette, violence soudaine s'installe à quelques pas de moi.

Une femme, trois péquélets dont une, la plus âgée.

Prise de pouvoir, insultes, claques dans le beignet, gâteaux lancés qui traversent l'air, comme une fente se dessine.

Les trois Grâces prennent leur aise du mouillé au sec leur peau brunit visiblement, leur sourire, leur forme déjà féminine calment légèrement mon tourment.

Comme si de sortir, d'extraire de soi la violence donnait plus d'évidence à celle que les autres portent, exultent, je reste muette aux mots qui se voudraient complices de cette femme malheureuse, certainement mal traitée par un mari jaloux, alcoolique ou absent.

En dessous, il y a encore l'amour !?!

Je ne peux plus rien faire pour les autres, pour moi-même déjà, je passe assez de temps.

Rèq.

3^{bis.}

épilogue

M.
Je passe
Entre ses reins
Dans ma chambre douche
Eau chaude
Intermittente
Eau froide
Me tiens
M'accroche
À la paume
Hey
Sur la pointe des pieds,
Je frémis à l'idée de son corps
Disparais dans les vapeurs
Et les bulles de savon
L'eau qui dégouline
Tape l'émail vibrant
Ho
Le jet s'éteint,

subrepticement...

Comme je ne suis pas pour l'instant elle m'ignore!

Naïve poésie.

L'été il fait chaud,
5 H. pour sortir, c'est la meilleur(e).
Tout dans l'air repose.

À 6 H. déjà l'effervescence de la ville, sa bruyance
peuvent faire frémir,
mais là, à 5 H.,
tout dans l'air!
Au P.M.U., à 6 H 10.
Banalité des mêmes têtes que la veille, sous un autre
angle,
hier au zinc aujourd'hui à table le point de vue change
la face des choses, évidemment.
La vie.
La vie me traverse mais je ne suis pas elle, je suis
quelqu'un.
Aujourd'hui je parle de la vie, pas des gens. Et pour-
tant...
C'est à 5 H. dans l'air
pis les têtes dans les yeux
encore pleines de nuit et ça les têtes, la nuit, les
yeux, j'en raffole.
2000 août à enfin respirer.
2000 août à... cramer au soleil sur les plages du sud
de la France, en tas.
Inter.

Mède.

Vestige d'un peuple englouti certainement dans le
fleuve Tigre.

*tissus tombe du cintre c'est en quelque sorte,

*figé, en attente, prévisible, son action et son mouve-
ment prolongent l'existence,

la fin de la représentation est son repos,

* la bande est étroite, légère mais à peu près stable
une fois déroulée.

Cela ponctue.

La vie là contradictoire, à chaque instant ça se joue,
comme la musique,

ça m'use et m'est nécessaire,

c'est pour ça, vous êtes drôle, ce n'est pas toujours
l'instant propice.

Enfin quand même.

Provocation sur les murs de la ville, incitation à la
débauche verbale,

fissurer laisser fuir le rêve par la fente, Utopiste, se
placer par le rêve, effleurer

le rêve de chacun.

Non, pas un rêve unique, ah non! Mais tous les rêves
ensembles, entremêlés, entrelacés, tous les rêves qui se
croisent.

Le rêve unique ça tue.

Alors ne vous étonnez pas si je ne donne qu'une
image de moi...

Que dans l'instant, le reste...

Je vous le laisse.

Épuiſé